

D. S. P. G.

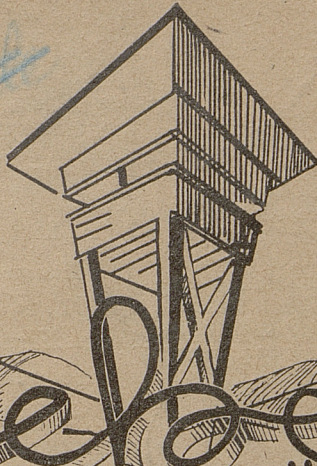
3^e BUREAU

5 JAN 44

N° 935

1 2 3 4

6^e BUREAU



Echo

DE LA HARDTHÖHE

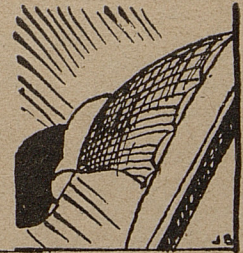
ORGANE MENSUEL DU M. STAMMLAGERVIG

No. 29

Septembre 1943



*Ce n'est qu'un
Au Revoir*



Chers camarades du VI/G,

Cet éditorial sera le dernier contact que je prendrai avec vous par l'intermédiaire de l'Echo de la Hardthöhe. J'abandonne la rédaction du journal, le camp et la captivité, pour devenir travailleur civil, seul moyen de porter à tous les anciens prisonniers et à tous les travailleurs venus de France le service de mon sacerdoce. Prêtre, j'ai considéré comme mon devoir de répondre à l'appel de milliers de mes compatriotes qui auront ainsi, demain, la consolation de retrouver au milieu d'eux leurs pasteurs.

Vous comprendrez pourtant que je ne réponde pas à cet appel sans un violent déchirement. Si trois années de captivité pesent lourdement à mes épaules comme aux vôtres, elles, ont aussi créé des liens uniques d'amitié, d'affection, qui ne sauraient être brisés sans souffrance. J'ai voulu faire de „L'Echo“, au-dessus de tout ce qui aurait pu nous diviser, un organe d'union, de rapprochement entre nous. Grâce à lui, j'ai pu entrer en contact avec beaucoup d'entre vous. J'ai, par lui, la joie de compter bien des amis à travers les Kdos. Je crois superflu de parler de la chaude amitié qui m'unissait aux camarades du camp. Tout cela disparaît d'un coup.

Mais l'heure n'est pas aux attendrissements. Plus que jamais, le devoir nous impose de nous durcir pour nous arracher coûte que coûte à la médiocrité et nous élever à la hauteur des vraies tâches. Trois ans durant, les malheurs de la France nous ont fait gémir. Les flots de paroles qui sont venus jusqu'à nos oreilles nous ont lassés. Nous ne voulons plus nous payer de mots et nous ne sauverons pas la patrie en pleurant sur ses misères ou sur les nôtres.

En acceptant de suivre volontairement un grand nombre de prisonniers dans leurs nouvelles conditions d'existence, en portant aux jeunes qui viennent aujourd'hui nous rejoindre,

un appui moral et un secours religieux, je crois répondre à un appel supérieur du devoir et vous fournir ainsi la preuve décisive que j'ai toujours considéré mon rôle de rédacteur à „L'Echo“ comme un service.

Servir les prisonniers ou servir les ouvriers civils, sous un costume ou sous un autre, peu importe: l'essentiel est partout et toujours de servir la France.

Je ne vous quitte pas tous, puisque demain nous retrouverons nombreux sous une livrée nouvelle. Aussi, ce n'est pas un adieu définitif que je vous dis:

„Ce n'est qu'un au revoir, mes frères“ car nous nous reverrons, sur la terre d'exil, peut-être, mais en tous cas et c'est bien sûr, à notre retour chez nous.

Au revoir, mes amis. Bon courage!

Haut les coeurs, toujours, et vive la France!

M. Rondeau.

Echo de la Hardthöhe

Rédacteur-Administrateur: ROBIN Aimé (VI/G 73^e 4)

SOMMAIRE

Ce n'est qu'un „au revoir“ — Appel à tous mes camarades — O.A.P.G. — Communications de l'Homme de Confiance — Adieu à mon camp — Le VI/G et la France — La vie au Camp — La naissance de George Sand — Les prisonniers doivent-ils faire du sport? — De ceux qui partent à ceux qui restent... — Le coin du folkloriste — Au pays des „gratte-ciel“ — Distractions — Les mâles sont-ils utiles — Un K. K. parmi d'autres — Dans nos Kommandos

4^e P. 1065 R3

Le départ de notre camarade Maurice Rondeau . . .

Mes chers camarades,

Notre camarade Maurice RONDEAU, aumônier du Camp, rédacteur de «L'Echo de la Hardthöhe», vient de nous quitter.

S'il y a des moments particulièrement durs dans la captivité, ce sont bien ceux des séparations où l'on réalise la fraternité de trois années de barbelés.

Le devoir a commandé. Notre aumônier actuellement prisonnier transformé, est parti porter à nos camarades maintenant libres, aux travailleurs civils français, à nos jeunes frères les «requis» les devoirs de son ministère.

Maurice RONDEAU, figure bien connue du Stalag, fut au début de la captivité l'organisateur des Loisirs. Il s'y dépensa sans compter. Rédacteur de «L'Echo de la Hardthöhe», il sut donner à notre journal cet esprit bien français, ce ton si fraternel, ce reflet de vie du Stalag qui en ont fait vraiment un organe d'union et de liaison. Ses réelles qualités ont valu à Maurice RONDEAU d'être nommé ces jours derniers lauréat de l'Académie Française.

Il fut aussi le précieux collaborateur de mes prédécesseurs, Bobby RENAUD et Roger HOCHÉ pour enfin me succéder aussi à mon tour à mon poste d'Homme de Confiance.

Ce camarade, loyal et droit, homme sur lequel on pouvait compter à fond, cœur toujours largement ouvert, a su s'attirer l'estime et la reconnaissance de tous, sans distinction de religions et d'opinions. La soirée d'adieu qui lui a été faite, au cours de laquelle lui fut remise la Croix de Guerre 39-40, en est un témoignage magnifique.

Avant son départ et en plein accord avec le bureau des Loisirs, Maurice RONDEAU m'a proposé pour lui succéder au poste de Rédacteur de l'Echo notre camarade ROBIN Aimé. Très heureux de ce choix, j'ai immédiatement accepté. Notre journal est en excellentes mains et je suis sûr que vous saurez apprécier les grandes qualités de notre nouveau rédacteur.

Au revoir à notre cher RONDEAU; bonne réussite à notre ami ROBIN.

Claude PETIT (Homme de Confiance du Stalag VI/G).

Notre camarade et abbé, Maurice RONDEAU nous a quittés le 28 Août au matin. Son départ, connu depuis quelque temps déjà, a causé un grand vide. C'est qu'en effet Maurice RONDEAU tenait au camp une place de premier plan que lui conféraient, outre l'exercice de son ministère,

une souple intelligence, une souriante amabilité, un dévouement inlassable. Servir fut sa devise. Il fut successivement chef du service des Loisirs, puis rédacteur de «L'Echo». Il apporta à chacune de ces deux tâches un zèle éclairé.

Durant trois longues années, j'ai vécu aux côtés de Maurice RONDEAU; que sa modestie ne souffre pas de ces lignes, mais qu'elle y trouve plutôt un gage sincère de la camaraderie qui nous lie.

Aimé ROBIN.

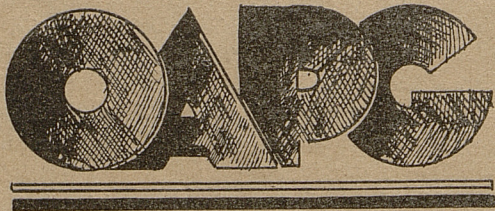
APPEL A TOUS MES CAMARADES

L'Homme de Confiance du Stalag, le sergent Claude PETIT, m'a demandé d'assurer la rédaction de l'Echo de la Hardthöhe. J'ai accepté. Mai je me suis vite aperçu que des difficultés sérieuses m'attendaient; quels moyens dois-je employer pour satisfaire tous mes camarades? Vos goûts, comme vos tempéraments, sont extrêmement divers. Tel article plaît à l'un mais déplaît à l'autre. Les huit pages de l'Echo constituent déjà une limite.

Afin de pallier en partie à ces inconvénients, il faut que l'Echo cesse d'être seulement l'oeuvre de quelques camarades des Loisirs. J'appelle chacun de vous à collaborer à sa confection. La rédaction accueillera avec plaisir toutes suggestions, tous travaux: littérature, arts, sports, impressions personnelles, folklore, anecdotes, curiosités . . . ; la marge est grande. Vous devez être parfois les témoins de scènes qu'animent l'humour et le pittoresque. Votre esprit communautaire qui se manifeste si spontanément en de nombreuses circonstances doit se retrouver dans les colonnes du Journal.

L'ECHO SERA CE QUE VOUS LE FEREZ!

Aimé ROBIN



Bilan au 31 Août 1943

Fonds en caisse au Camp de la Hardthöhe		RM	RM
	au 31/7/43	10 292.23	10 292.23
Fonds entrés en Août 1943		9 394.79	
		19 687.02	19 687.02
Fonds sortis de la Caisse Hardthöhe en Août 1943:			
76 familles secourues à 80.— RM. l'une		6 080.—	
30 familles secourues à 50.— RM. l'une		1 500.—	
5 familles secourues à 150.— RM. l'une		750.—	
		8 330.—	8 330.—
	En Caisse au 31 Août 1943		11 357.02

Fonds entrés depuis Fondation		RM	RM
957 mandats de 80.— RM		76 560.—	
273 mandats de 50.— RM		13 650.—	
8 mandats de 150.— RM		1 200.—	
2 mandats de 60.— RM		120.—	
259 mandats de 30.— RM		7 770.—	
		99 300.—	99 300.—
Frais		1 037.19	
Transfert à Paris		20 000.—	
		120 337.19	120 337.19
	En Caisse au 31 Août 1943		11 357.02

Bureau de Paris (récapitulatif) au 24 Août 1943.

Fonds entrés en Caisse Bureau Paris:		frs.	frs.
Deux envois de 5 000.— RM		200 000.—	
Versement Ambassade SCAPINI		2 450.—	
Mandats impayés en retour sur bordereau 421		1 200.—	
		203 650.—	203 650.—
Bordereau No 421 du 14/4		48 600.—	
Bordereau No 542 du 17/5		46 200.—	
Bordereau No 698 du 25/6		46 800.—	
Bordereau No 854 du 12/7		46 800.—	
(Bordereau No 1.007 du 9/8		2 450.—	190 850.—
(sur ordre Ambassade SCAPINI)			

Participation forfaitaire aux frais du Secrétariat de Paris:

Mois de Novembre—Décembre—Janvier	1 000.—	
Mois de Février	600.—	
Mois de Mars	600.—	
Mois d'Avril	600.—	
Mois de Mai	600.—	
Mois de Juin	600.—	
Mois de Juin	600.—	
Mois de Juillet	600.—	
Mois d'Août	600.—	5 200.—
		196 050.—
Reste en Caisse au 24 Août 1943		7 600.—

Le Secrétaire: Jacques BOYER.

Note pour les Hommes de Confiance

Nous vous demandons instamment de bien vouloir communiquer aux camarades de votre Kommando que les cartes que nous envoyons comme avis d'expédition à leur famille sont munies d'une carte-réponse afin de permettre à leur famille de nous accuser réception des mandats envoyés. Or, nombreuses sont les familles qui écrivent à leur prisonnier par l'intermédiaire de cette carte. Vous comprenez aisément que nous ne pouvons nous passer d'accusé de réception. Insistez, je vous prie, auprès des camarades secourus pour que ceux-ci expliquent à leur famille le fonctionnement de l'O.A.P.G. pour que de pareilles erreurs ne se renouvellent pas.

J. B.

Les leçons de L'HOMME de CONFIANCE

Envois de secours individuels aux prisonniers transformés en travailleurs libres. —

(Extrait du Journal Officiel No 197 du 18/8/1943.)

Communiqué officiel No 118 du 6/8/43 de la Direction du Service des P. G. relatif aux envois de secours individuels aux prisonniers transformés en travailleurs libres.

Le Gouvernement, soucieux de maintenir aux prisonniers de guerre transformés en travailleurs libres tous les avantages afférents à leur qualité de prisonniers de guerre et compatibles avec celles de travailleurs libres, a décidé que les prisonniers ainsi transformés continueront à être admis au bénéfice du secours individuel, dans les mêmes conditions que pendant leur captivité.

Par contre, les secours collectifs (vivres et habillement) demeureront **exclusivement réservés** aux prisonniers de guerre en captivité.

Les colis individuels destinés aux prisonniers transformés en travailleurs libres seront confectionnés à la demande des familles dans les mêmes conditions qu'auparavant par l'oeuvre ou le comité où les destinataires étaient inscrits en tant que prisonniers de guerre. Ils seront expédiés sans étiquette par les soins de ce comité ou de cette oeuvre.

Le port des colis destinés aux travailleurs libres entraîne des frais élevés: le Gouvernement prendra à sa charge les frais de port des colis destinés aux prisonniers de guerre transformés en travailleurs libres.

Aux futurs travailleurs civils. —

Je rappelle aux camarades devant prochainement bénéficier de la transformation en travailleurs civils qu'il leur est formellement interdit, sous peine de sanctions graves, de feindre leurs pantalons militaires ou de s'en dessaisir dans le cas où ils seraient en possession d'effets civils. Le retrait des pantalons fera l'objet d'une mesure particulière et, ce jour-là, le prisonnier transformé devra rendre compte de sa tenue. De plus, seuls les camarades en tenue militaire ont été autorisés à bénéficier du premier départ en permission. Cette mesure restant en vigueur, l'intérêt de conserver sa tenue apparaît clairement.

Aux nécessiteux de Haute-Savoie. —

Par lettre du 22/6/43, la Maison du Prisonnier de Haute-Savoie me prie de faire connaître aux camarades nécessiteux de Hte-Savoie qu'ils peuvent lui envoyer leurs étiquettes à l'adresse suivante: Maison du Prisonnier de la Haute-Savoie, 43, rue Vaugelas, ANNECY (Hte-Savoie).

Distribution Croix-Rouge pour le mois de Sept. 1943

Chaque prisonnier a droit à:

- 1 kg de biscuits, 2 paquets de cigarettes et 1/2 paquet de tabac
- 350 grammes de viande
- 250 gr de marmelade (500 gr pour les Kdos industriels)
- 1 fromage pour trois

Adieu, ô mon Camp.

Le soir d'été descend lentement sur la cour qu'encadrent les baraques. Les prisonniers ont regagné leurs chambres. On n'entend plus, ici ou là, qu'un bruit de voix étouffé, le ronronnement monotone de la Radio et, là-bas, au fond de la vallée, le fracas des trains qui franchissent le Rhin. Autour du camp, la plaine verte s'endort et, à l'horizon lointain, les Sept Collins glissent au bleu sombre.

Adieu, mon camp.

Depuis trois ans passés, ma vie n'a plus pour cadre que la clôture de barbelés, tes locaux de planches, ta cour aux pavés durs parcourus des milliers de fois. En franchissant ta porte que gardait un homme en armes, j'avais cru ne jamais m'habituer à ton austère visage, pourtant j'ai vécu; mieux, je me suis attaché.

Et voici que ce soir, en te contemplant pour la dernière fois, je sens monter en mon cœur une immense nostalgie.

Oh! ce n'est pas toi, mon camp, que je regretterai demain, quand je t'aurai quitté pour reprendre ma route après cette longue halte, non pas toi, mais tout ce que tu as contenu avec moi, toute cette vie nouvelle que j'ai connue par toi et avec toi.

Ce que je regretterai, tiens! — et que je revois ce soir comme si ces souvenirs dataient d'hier —, ce sont ces premiers jours vécus ici, l'énorme réaction de tant d'hommes jeunes et forts contre un destin implacable, cette volonté ardente de revivre en dépit de la défaite, la lutte du prisonnier contre le laisser-aller, la malpropreté, la paresse, nos conversations lourdes de sens, nos efforts communs pour nous tirer ensemble de l'enlèvement, la fondation laborieuse de notre cité nouvelle au sein de l'exil.

Rappelle-toi ces êtres solitaires qui s'en allaient, au long des baraques, un livre à la main, ou mieux, la tête inclinée, non pas sous le poids du désespoir, mais à la recherche d'eux-mêmes, à la faveur du plus grand dépouillement.

Oui, pour ces heures de solitude, de plénitude, que tu m'as enseignées, je te regretterai, ô mon camp.

Et puis je regretterai nos jours de fêtes, religieuses ou profanes, ces messes des premiers dimanches sur les autels de fortune, les échafaudages laborieusement construits, les chandeliers grossièrement taillés, les voix dures égrenant le Kyrie, le Gloria et le Credo, les sermons malhabiles à consoler et les hommes qui réapprenaient à prier. Je regretterai nos soirées théâtrales, nos actrices à la voix rauque, nos costumes de papier, nos décors branlants, nos orchestres, nos chansons sentimentales qui nous remuaient tous jusqu'au fond du cœur parce qu'elles étaient le lien mystérieux qui nous rattachait au pays. Je regretterai nos kermesses, la joie étrange des captifs qui, pour oublier pendant quelques heures, créaient l'illusion d'une fête de chez nous.

Pour tout ce que tu as abrité de joies, je te regretterai, ô mon camp.

Et je te regretterai encore pour tout ce que tu m'as appris de l'homme au contact de mes compagnons d'infortune, pour cette simplicité que tu as mise dans nos rapports, pour la fraternité des popotes, pour les confidences des soirs d'abandon, pour l'aveu des cafards, la consolation des défaillants, la sécurité que j'ai trouvée près de certains, je te regretterai pour les amis que tu m'as fait connaître, je te regretterai, ô mon camp, pour l'affection unique qu'on ne découvre que dans la souffrance et dans le dépouillement de l'exil.

Adieu, ô mon camp. Plus je songe, ce soir, et plus je découvre de raisons de te regretter. Tu m'as enseigné tant de choses! J'allais dans la vie, marchant à hauteur d'homme, et ne voyant de mon chemin que tout juste un peu du passé et un peu de l'avenir. Tu m'as tiré à l'écart et sur cette colline où tu m'as invité à m'arrêter avec toi, tu m'as appris à découvrir l'horizon immense. Dans l'orchestre où je jouais mon humble partie, je n'entendais que ma note et un peu celle du voisin. En m'attirant avec toi hors du groupe, tu m'as révélé l'ensemble du concert.

Et pendant ces trois années de retraite, tu m'as ébloui par toutes les découvertes que tu m'as fait faire. Tu sais que désormais j'aimerai ma patrie: il me suffisait de la voir de loin pour la comprendre. Tu m'as enseigné l'harmonie de la société, en mêlant ici les classes sociales, en créant une égalité brutale, tu m'as fait voir que les vraies inégalités viennent de la valeur des hommes. Les fautes et les mal-adresses des uns, les splendides réussites des autres m'ont permis d'apprécier les vraies fidélités, les vrais dévouements, le véritable esprit de service. Car, ô mon camp, tu n'as pas été un maître pusillanime qui craint de montrer le mal. En face des qualités, tu n'as pas hésité à me révéler les vices et certaines servilités m'ont parfois mieux instruit que les plus belles abnégations.

Je te dois trois années d'une expérience unique, ô mon vieux camp. Peut-être te devrais-je l'idée de les couronner par un dernier geste noble. Ne m'aurais-tu enseigné que cela, que je t'en aurais une immense gratitude.

Tu as été un grand et fécond carrefour de ma vie. Je reprends la route. Séparé, demain, non pas tellement de toi, mais de tous ceux que j'ai côtoyés par toi, je promets, ce soir, de demeurer fidèle au sublime enseignement que tu m'as donné.

Adieu, ô mon camp, ô mon Stalag VI/G, je ne t'oublierai jamais. Adieu.
M. R.



LE VI G EN LIAISON AVEC LA FRANCE



Nos rapatriés au service du VI/G. —

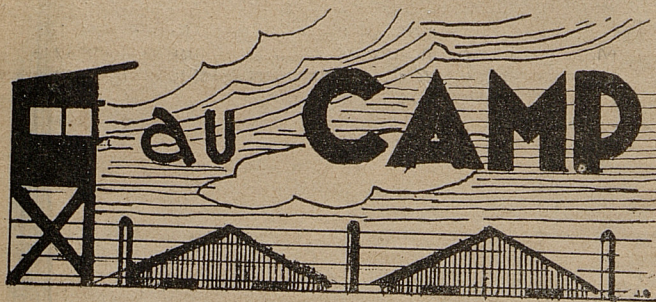
Notre camarade ROJO, ex-secrétaire de l'Homme de Confiance, ramené en France par la dernière vague de la Relève, continue là-bas son travail au service des camarades. En effet, le secrétaire du Centre d'Entr'aide, G. Ch. PIGNAULT a, en sa personne, un nouveau collaborateur.

Nous rappelons à nos camarades que le Centre d'Entr'aide du VI/G, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris, 9^e, est au service des prisonniers, rapatriés ou non, et de leurs familles. En particulier, les familles des camarades de la région parisienne sont cordialement invitées à prendre contact avec le Centre d'Entr'aide qui s'efforcera de leur donner toutes précisions utiles.

Des nouvelles de Boby. —

Les mères de nos camarades Jacques MERLIN, secrétaire de l'Homme de Confiance, PERARD Pierre, 36596 VI/F, Kdo 693, THOMAS Louis, 36709/200B, Kdo 123, ont rendu visite à BOBY, ex-Homme de Confiance du VI/G. BOBY se fit un plaisir de leur donner les renseignements et apaisements qu'elles souhaitaient, puis il leur montra les journaux du Camp.

BOBY tient sa promesse: il ne cesse de penser au VI/G!



Dimanche 8 Août 1943.

Une brasserie est ouverte dans la salle du théâtre aménagée à cet effet. Sur scène, se succèdent nos chanteurs amateurs et professionnels. L'orchestre se donne à fond suivant son habitude. Collet raconte de croustillantes histoires et la bière, malgré la température plutôt fraîche pour un mois d'août, se vend à un débit tel que le soir la somme de 378.— RM. va grossir fort à propos la caisse du service d'accueil.

Seance théâtrale du 15 Août.

Après bien des péripéties et grâce à une belle dose de patience, notre directeur théâtral, réussit à nous donner un spectacle dont voici le programme:

En première partie, trois courts sketches. «Un client difficile» brillamment enlevé par nos camarades de l'infirmerie. «Fantôme à louer» où une jeune troupe du camp, formée de débutants, se taille un franc succès. «Les irascibles» une reprise de nos camarades de l'infirmerie, où nos acteurs bien à l'aise dans leurs rôles, se permirent des fantaisies qui, si elles furent appréciées des spectateurs, le furent certainement moins de certains acteurs.

En deuxième partie, la troupe du camp (enfin elle) se surpasse dans le clou du spectacle: «Feu la mère de Madame» avec des décors longuement applaudis de J. BOYER.

22 Août 1943.

Le 22 Août, l'équipe de football du camp se déplace à BONN pour y rencontrer l'équipe du Kdo 602. Le Camp triomphe par 8 à 1.

Depart de Maurice RONDEAU.

L'abbé RONDEAU qui dirigeait l'Echo de la Hardthöhe depuis Juillet 1941, nous a quittés le 28/8 pour passer civil dans le secteur d'Aix-la-Chapelle. Il est parti exercer son sacerdoce auprès de nos jeunes frères travailleurs civils.

Le 27 au soir, les employés du camp se réunirent à la baraque du Mouvement Pétain pour l'au revoir. Successivement Claude PETIT notre H. de C., DORNIER au nom du 7ème d'infanterie, PLANTIER au nom des loisirs, le Lieutenant PIARD comme aumônier du Stalag, prirent la parole et en quelques mots simples mais touchants surent rappeler quel camarade avait été et restait Maurice RONDEAU.

Je ne parlerai pas plus longuement de ce départ relaté ailleurs, je souhaiterai simplement la bienvenue à notre nouveau directeur, ROBIN, espérant qu'il n'aura pas l'occasion de sortir autant de numéros de l'Echo que notre camarade RONDEAU.

29 Août 1943.

Notre équipe de basket-ball rencontre l'équipe du B.A. B. 25 et la défait par 62 à 20. En football, l'équipe du camp triomphe de celle du B.A.B. par 3 à 2.

Le soir, à 7 h., en l'honneur de 9 de nos camarades quittant le camp — dont notre virtuose accordéoniste MARGERIN —, l'orchestre donne une séance d'adieu. Là encore, nos camarades chanteurs fantaisistes viennent corser le programme et nous offrent un spectacle fort récréatif de 19 h. à 21 h. 15.

A L'A.S.B.

Signalons la formation de l'Association sportive des Bouifs, créée en juillet dernier. Ses membres, tous cordonniers, s'adonnent, à leurs moments de loisirs, à la pratique des sports. Trois équipes de basket-ball ont été constituées, des progrès sensibles ont déjà été réalisés au lancement du poids, au saut en longueur et au saut en hauteur. Le volley-ball intéresse aussi nos camarades.

Bravo pour leurs efforts et leur volonté!

L'association s'est enrichie d'un membre de qualité: Jean KELLER, champion de France des 800 mètres, en 1930, 31, 32, 33, qui a bien voulu rédiger pour l'Echo quelques-uns de ses souvenirs. Vous sel lirez d'autre part.

Dimanche 5 Septembre.

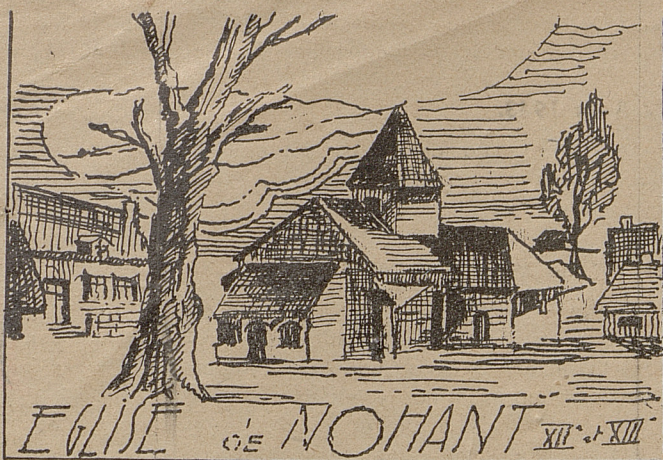
L'équipe de football du camp rencontre l'équipe du B. A.B. 6. Match nul: 0 à 0. En basket, l'équipe du camp défait celle du B.A.B. 6 par 59 à 22.

Remerciements.

Le service d'accueil est heureux de porter à la connaissance de tous le beau geste de solidarité des camarades des Kdos: 31 — 661 — 668 — 662 — 664 — 670 — 674 — 676 — 677 — 682 — 684 — 685 — 687 — 689 — 692 — 700 — 690 — 292 — 380 — 4113 — 696 — 671 — 556 — 693 — 703, qui, par l'intermédiaire de leur Homme de Confiance d'Abschnitt, lui ont envoyé vivres, linge, savon, tabac, ra-soirs, etc. . . . pour les sinistrés et les nécessiteux.

A tous, merci.

Rd LOUVEAUX.



«Un peu d'histoire littéraire»

La naissance de George Sand.

Elle est née, comme Lui, «pendant les guerres de l'Empire», le 1er Juillet 1804. Son père, Maurice Dupin, était par sa mère, Aurora de Saxe, le petit-fils du vainqueur de Fontenoy. Sa mère était une roturière: Sophie Delaborde, fille d'un maître-cisielier. Maurice Dupin avait donc commis une mésalliance.

Maurice Dupin cacha longtemps son mariage à sa mère. Mais celle-ci, dans sa maison seigneuriale de Nohant, apprit la scandaleuse alliance de son fils, entra dans une violente colère, mais ne put annuler le mariage, conclu en bonne forme.

Voici la scène imaginée par Maurice pour obtenir le pardon de sa mère. Madame Dupin est dans son appartement. Et voilà qu'on introduit sa concierge auprès d'elle. La commère porte un enfant dans ses bras et le dépose sur les genoux de la vieille femme.

— «Voyez donc la jolie petite fille dont je suis grand-mère.»

Madame Dupin caresse l'enfant, puis après l'avoir longuement contemplée, la repousse avec brusquerie.

— «Vous m'avez odieusement trompée! Cette enfant n'est pas à vous. Ce n'est pas à vous qu'elle ressemble... emportez-la!»

La petite, effrayée, pleure, mais se cramponne de toute la force de ses menottes.

— «C'est la fille de mon fils! Emportez-la! . . .»

Maurice, qui guettait sur le seuil du palier le moment d'intervenir, se précipite aux pieds de sa mère, verse d'abondantes larmes, invoque les liens sacrés du sang. Mme Dupin fléchit et tend les bras à son fils prodigue. La réconciliation est faite. (D'après Charpentier)

G. Sand fut élevée dans le Berry, à Nohant-Vicq, près de la Châtre. C'est là qu'elle mourut en 1876.

Les prisonniers doivent-ils faire du sport?

Que de controverses soulevées dans les Stalags par la question du sport! Peut-être les lecteurs de l'«ECHO de la Hardthöhe» seront-ils intéressés par ce sujet; qu'ils me permettent d'apporter mon modeste avis.

J'estime que la pratique des sports est nécessaire en captivité. Dans notre vie de prisonniers, le sport constitue un bienfait précieux physique et moral: d'une part, le sport améliore la santé, d'autre part, c'est une source de distraction. Cependant, constatons tout de suite qu'en raison de la richesse très relative de notre alimentation, le sport ne puisse être pratiqué que sous certaines réserves. Il n'est pas besoin d'être médecin pour convenir que les déficients doivent s'abstenir de faire du sport. La visite médicale pré-sportive permettra de les dépister. La tension artérielle et le poids seront sévèrement contrôlés, le cœur et les poumons attentivement examinés. Après avoir établi des degrés dans les différents sports, suivant la dépense d'énergie qu'ils requièrent, il faut déterminer pour chaque prisonnier les exercices qui lui sont permis. Seuls seront admis à faire du sport ceux qui sont reconnus en bonne santé. Encore ceux-ci devront-ils considérer le sport comme un délassement

et non comme une compétition. La culture physique est à recommander. Elle ne fatigue pas et entraîne un développement harmonieux de tous les muscles. Elle ne peut même être suivie par certains déficients à qui les autres exercices sont interdits. Le volley-ball peut être pratiqué à volonté; déjà, le cross demande plus de mesure. Le basket et le foot-ball nécessitent de gros efforts physiques qui seront limités à la journée du dimanche. La boxe et la lutte demandent un entraînement suivi et une dépense considérable d'énergie; ceux qui s'y livrent devront être examinés périodiquement par un docteur.

Me voilà au terme de cet article sur le sport en captivité. Ma conclusion est celle-ci: sport? oui . . . mais avec prudence!

J'espère que ces quelques lignes ne vous seront pas inutiles et crois que la pratique des exercices physiques, des sports, entreprise et poursuivie avec mesure, vous permettra de conserver votre forme, votre santé et votre moral.

René BRUGERE.

De ceux qui partent à ceux qui restent . . .

Depuis deux mois, le corps médical du Stalag VI/G est profondément bouleversé. Cette fameuse relève des médecins dont on parlait depuis longtemps est devenue brusquement une réalité. C'est ainsi qu'en l'espace de quelques semaines 8 médecins prisonniers sont repartis en France. Quatre fois de suite, à quelques jours d'intervalle vers 5 h. 45 du matin, dans l'aube à peine naissante, les yeux gonflés de sommeil et le cœur un peu gros, j'ai conduit jusqu'à la grand' porte du Lazarett pour le grand départ le Lieutenant-Dentiste GUERTIN, les Médecins Lieutenants PELEE, CHEYNEL, SEIDENGART, EONNET, DU BREUILLAC et le Médecin-auxiliaire JUPEAU.

Tous m'ont prié de dire aux prisonniers qu'ils partaient heureux évidemment — qui en douterait? — mais avec cette certaine peine indéfinissable que cause aux prisonniers qui s'en vont la vision de ceux qui restent, et qui demeurera toujours entre les prisonniers et les médecins qui, depuis trois ans ont partagé les mêmes souffrances, un lien, un pacte qu'il est impossible de rompre.

J'ai terminé la mission qu'ils m'avaient donnée à remplir. Mais curieux de nature, je me suis amusé à connaître leurs pensées au seuil de la liberté. Les quelques lignes qui me restent suffiront pour vous les confier.

Du Lieutenant-médecin PELEE, grand dolichocéphale blond du Nord (1 m. 64) — 43 ans:

— «Je suis jeune, mon vieux! toujours jeune! A nous, les jeunes, tous les rêves sont permis!»

— «Alors, que vas-tu faire?»

— «Me reposer deux mois à la campagne et pêcher, pêcher à la ligne.»

J'ai demandé au Lieutenant-Dentiste GUERTIN, l'homme le plus dévoué qu'il m'a été donné de connaître, le meilleur des hommes:

— «Que faudra-t-il dire aux prisonniers?»

— «Dis-leur que ma maison à Nice, avenue Piatti, leur sera toujours ouverte.»

— «Aux 15 000 prisonniers du VI/G?»

— «Aux 15 000! . . .»

La réponse est partie tout de suite, d'un seul coup. Le cœur de notre Lt GUERTIN est immensément plus grand que son salon de réception.

Le Lieutenant CHEYNEL, l'arbitre des élégances à Aix-la-Chapelle, m'a confié une foule de choses pour une foule de prisonniers, mais en russe. Je n'y ai rien compris. Lui ayant demandé de traduire:

— «Scroquegneu! — m'a-t-il répondu — tu n'as rien compris; m'étonne pas — heureusement, eux comprendront!»

Le Lieutenant SEIDENGART, entre un mime de tailleur, une imitation de Mathurin (dessin animé fort connu), une vieille chanson de salle de garde d'internat (une confidence), un rythme syncopé de jazz, m'a déversé un torrent de paroles qui cachaient mal la peine qu'il éprouvait de laisser toutes les amitiés qu'il s'était faites. Brusquement, sa voix s'est enflée et dans l'air matinal a retenti le fameux mot qui porte chance et qu'il lançait du plus profond de son cœur pour tous les prisonniers.

Le Lieutenant EONNET en képi, boudier et musette, émit très peu de paroles, entrecoupées de beaucoup de silence, une avalanche de slogans et pour terminer avec une grande dignité:

348

6
Le Dentiste
Guertin

— «Trois choses ont occupé ma captivité: un peu de médecine, les spécialités médicales et le bridge-Albarran.»

— «Que feras-tu en France?»

— «La même chose.»

Quant au Lieutenant du BREUILLAC, il s'est penché vers moi, la tête disparaissant sous sa capote:

— «Mon vieux, un dernier tuyau.»

J'ouvrais les oreilles pour l'entendre, quand j'ai compris à ses yeux interrogatifs qu'il cherchait le der des ders pour sa collection. J'en ai trouvé un sur le champ. Il l'a cru et l'a inscrit.

Le Docteur JUPEAU s'est levé à 5 h. 30 pour 5 h. 45 et n'a pas eu le temps de se raser.

— «Que vas-tu faire en France?»

«Je prends un mois de vacances, je relis «Entre Nous», journal du VI/H que j'écrivais entièrement quand j'étais à Düren, je termine un roman policier que j'ai commencé en 1941, je m'occupe de sociétés de foot-ball, basket-ball, de natation, d'athlétisme, de tennis, de campong, de tourisme, de clubs de billards, de ping-pong, de bridge, d'échecs. J'organise les compétitions sportives, les matches, les tournois, je publie mes contes. Je défile, j'écris...»

Il a continué ainsi très longtemps; je n'ai pu tout retenir et m'en excuse.

Voilà ceux qui sont partis. Il y a encore ceux qui restent et ceux qui sont venus. Prochainement peut-être, j'aurai l'occasion de vous entretenir des seconds. Dr. SINTIVE.

Le coin du folkloriste.

La légende du rossignol.

La version suivante de la légende du rossignol se conte en Berry:

C'était aux premiers âges du Monde: les rares animaux vivant alors sur la terre n'avaient qu'un oeil. De ce nombre étaient le rossignol et l'orvet.

Or, il arriva que le rossignol fut convié aux noces. Était-ce aux noces du merle et du papillon? La légende est muette sur ce point. Toujours est-il que l'oiseau, voulant briller à cette fête, ne trouvait pas suffisante pour cela son admirable voix. Il alla voir l'orvet et lui tint à peu près ce langage:

— «Mon cher ami, je suis de noce et, comme il y aura une brillante assemblée, je désirerais faire bonne figure à la cérémonie.»

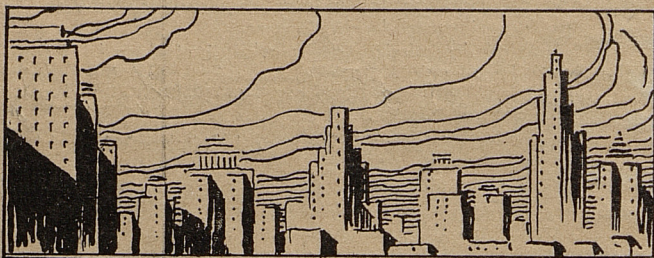
— «Mais ta voix charmera tout le monde», répartit l'orvet.

— «Sans doute, cher ami, mais tous les convives seront-ils amateurs de chansons? Il y aura bal après le festin, et c'est là surtout que je voudrais faire sensation. J'y rencontrerai le bouvreuil au jabot écarlate, le chardonneret au bec rosé encadré de vermillon, aux ailes pailletées d'or, la fauvette coiffée de noir... que sais-je encore?... Mon habit roux et terne ne se distinguera guère dans cette foule élégante. Il faut pourtant que je me signale de quelque façon. Tiens, par exemple, si tu voulais me prêter ton oeil — que, sans faute, je te rapporterais le lendemain, — si tu voulais me rendre cet éminent service, eh bien, je crois qu'il serait parlé de ton ami le rossignol!»

L'orvet, un brave coeur, plein d'obligeance, acquiesça à la demande de son voisin. Celui-ci, le seul qui eût alors deux yeux, grâce à la complaisance du petit serpent, fut tellement admiré et adulé au festin et au bal qu'il ne put jamais se décider à restituer l'oeil emprunté. Le pauvre orvet, victime de sa bonté, aveugle depuis cette époque reculée, a voué une haine terrible au rossignol, et sa seule pensée est de reprendre le bien précieux qui lui a été si malhonnêtement ravi. Mais l'oiseau à la voix mélodieuse se tient sur ses gardes; il ne dort plus depuis des siècles, ne voulant pas se laisser dépouiller à son tour.

Craignant d'être surpris durant son sommeil, pour ne pas s'endormir, il égrène pendant des nuits entières ses sérénades aux étoiles.

(D'après Hugues LAPAIRE, Les légendes berrichonnes.)



AU PAYS DES "GRATTE-CIEL"

Jean KELLER nous raconte

De tous les déplacements que j'ai effectués, celui que je fis en Amérique en Janvier 1931, en compagnie de mon ami Séra MARTIN, restera un des plus marquants.

Nous avions accepté avec enthousiasme l'invitation de la Fédération américaine et c'est avec impatience que nous attendions le moment de nous embarquer pour Ney-York, but de notre voyage.

A la perspective d'effectuer un déplacement inespéré, s'ajoutait aussi un peu de mystère. On a tant écrit sur l'Amérique et sur Ney-York en particulier qu'il a semblé à ceux qui doivent s'y rendre qu'ils vont trouver un monde entièrement différent de celui qu'ils viennent de quitter.

Si c'est vrai en partie, on doit reconnaître qu'il y a une bonne part d'exagération dans tout ce que l'on a pu écrire sur le Nouveau Monde. Mais pour nous, le côté le plus mystérieux de notre voyage en était le but. Nous devions participer à des réunions sur pistes couvertes. Aucune compétition de ce genre n'avait encore été organisée en Europe et c'était bien là le point délicat. Nous allions en plein inconnu mais avec insouciance. Nous étions jeunes à cette époque et nous pensions qu'il serait bien temps de nous en préoccuper quand nous serions sur place.

A bord de «l'Ile de France». —

C'est le 28 janvier au matin que nous avons quitté Paris pour nous rendre au Havre où nous devions embarquer sur «l'Ile de France».

Nous avions en poche à ce moment notre passeport, un billet de passage pour l'aller et le retour sur le paquebot et, en plus de notre argent personnel, une indemnité pour régler nos frais durant la traversée.

A New-York, la Fédération américaine devait nous prendre en charge; cela nous importait peu. Une seule chose comptait pour nous lorsque le train nous emmenait vers le Havre: nous étions partis, le merveilleux voyage avait commencé

A 13 heures, «l'Ile de France» levait l'ancre et les côtes françaises étaient encore en vue alors que nous commençons à faire honneur au déjeuner. Le temps était superbe, tout allait donc pour le mieux.

Mais il fallait bien penser à poursuivre notre entraînement durant les huit jours qu'allait durer la traversée. La question fut vite réglée grâce à l'amabilité du commissaire du bord qui mit immédiatement la salle de culture physique à notre disposition. Pour l'entraînement proprement dit, le pont couvert, d'un pourtour de près de 300 mètres, convenait parfaitement, et jusqu'à neuf heures du matin, nous pourrions y courir sans aucune gêne, si ce n'est pour prendre les virages, car, sur les paquebots, on se couche assez tard et, de ce fait, il n'y a que peu de promeneurs matinaux.

Le reste de l'après-midi passa à nous familiariser avec notre habitation provisoire. A cinq heures: thé, gâteaux; ensuite, concert et nous voici de nouveau à table pour le dîner. Là encore, un menu copieux, trop copieux dirai-je même et surtout peu conforme au régime habituel des athlètes. Le maître d'hôtel à qui nous en faisons remarque, nous informa qu'il y avait à bord des cyclistes qui allaient disputer les Six Jours de New-York. Il leur était servi un menu spécial, et si nous voulions nous joindre à eux, il en serait de même pour nous. Tout était donc bien et peu après nous faisons connaissance avec BROCCARDO, DEBAETS, BELLONI, LINARI et RICHLI, vedettes bien connues des vélodromes européens.

Tranquilles sur tous les points, nous regagnâmes notre cabine et cette première nuit à bord nous permit de faire quelques rêves dans lesquels nous réalisions de belles performances, ce qui est évidemment plus difficile à faire en réalité.

Traversée mouvementée. —

Le lendemain matin, dès sept heures, nous étions debout. Maillot, culotte, furent vite enfilés, mais il y avait quelque chose de changé. Le paquebot, après avoir fait escale dans la nuit à Plymouth, voguait vers l'Amérique, mais en quittant l'Europe nous avions laissé derrière nous le beau temps et maintenant le ciel était couvert, la mer mauvaise, et surtout le bateau tanguait, tanguait... ce qui fait que, courant sur le pont, nous avions tantôt l'impression de mettre le pied dans le vide, tantôt de grimper une côte.

Nous voulions faire un peu de culture physique mais notre séjour dans la salle ne dura que quelques minutes. Sans l'ombre d'une discussion, nous fûmes d'accord pour reconnaître que nous n'avions pas le pied marin et qu'il était préférable de rejoindre rapidement notre cabine.

Il fallut pourtant bien aller déjeuner. Il n'y avait que peu de convives dans la salle à manger. La table des sportifs était pourtant au complet, mais pour beaucoup de nous le déjeuner fut rapidement avalé et peu purent se vanter d'avoir fait un repas profitable, car le mal de mer continuait ses sornioises attaques.

La tempête — car c'était bien une tempête que nous traversions — ne fit qu'augmenter dans l'après-midi. Séra était plus mal en point que moi. A demi-inconscient, il geignait et ne retrouvait qu'un peu de force pour... me demander de faire arrêter le bateau, car il voulait descendre. Je ne pus m'empêcher de rire bien que dans le fond j'aurais souhaité moi aussi me retrouver sur la terre ferme.

Pourtant, au dîner, notre table était encore au complet, mais certains n'étaient pas brillants. Les Italiens se tenaient la tête et invoquaient la Madone avec des mines tragiques. D'autres, moins bruyants, n'en avaient pas moins piteuse figure. Seul, le Belge DEBAETS ne souffrait nullement du mal de mer et quand le maître d'hôtel vint prendre les commandes, il lui dit: «Pour moi, le menu complet, pour ces messieurs très peu de chose, car ils ne resteront pas longtemps à table.» Et, se tournant vers nous, il déclara: «La course par élimination commence. Au premier de ces messieurs!» Et de fait, avant que DEBAETS ait terminé les hors d'oeuvre, tous nous étions disparus rapidement, les uns après les autres. Séra et moi, pour être restés les derniers, ne conservions même pas le bénéfice de notre effort.

Fort heureusement, le lendemain la tempête diminua et notre vie reprit un cours plus normal, mais nos estomacs quelque peu malmenés n'acceptèrent plus durant le reste de la traversée que poulet froid, spaghetti, pommes, purée et fruits. La question du régime ne se posait plus. Nous étions raisonnables par force.

Les jours suivants se déroulèrent sans incident. Nous fîmes connaissance avec le roulis qui, assez impressionnant, ne cause aucun malaise. Puis ce fut une journée de navigation dans la brume, au son lugubre de la sirène pour enfin, à l'aube d'une belle matinée, entrer dans les eaux territoriales américaines.

(à suivre).

Jean KELLER (37622 VI/F).



Problèmes amusants.

Problème de l'insecte. —

Un meuble se compose de 3 casiers verticaux. La largeur intérieure de chaque casier est de 3 cms. L'épaisseur de chaque bois est de 1 cm. Dans chaque casier, on place verticalement, dos en avant, un livre broché qui épouse toute l'épaisseur du casier. Un insecte qui ronge le bois et le papier s'introduit dans le meuble, se déplaçant toujours horizontalement dans le même sens, il trouve moyen de percer depuis la première page du premier livre jusqu'à la dernière page du 3ème livre. Quel trajet a parcouru l'insecte pour accomplir sa triste besogne?

Problème de l'escargot. —

Un escargot grimpa le long d'un poteau ayant 12 m. de hauteur parcouru 3 m. pendant la journée mais redescendit de 2 m. pendant la nuit. Combien faudra-t-il de jours et de nuits à l'escargot pour arriver au sommet du poteau?

Une parenté compliquée. —

Deux femmes ont chacune un bel enfant entre leurs bras. Auxquelles fut demandé: »De qui sont ces beaux fils que vous portez?» Et elles répondirent véritablement: «Ils sont fils de nos fils et frères de nos maris et tout en loyal mariage.»

(Réponses au prochain numéro.)

Quelques histoires...

Le flacon merveilleux. —

Titin, le fils de Marius, part au régiment. Le voilà avec sa mère sur le quai de la gare. Les adieux sont touchants et Titin lui dit: «Adieu, ma vieille maman!» et le train démarre.

Mme Marius médite cet «adieu, ma vieille maman» et son amour-propre féminin se rebelle. Elle se regarde dans la glace et finalement va voir en ville un trafiquant qu'elle connaît et qui possède, paraît-il, le secret des rayonnements. En effet, ce dernier lui donne une fiole avec un liquide et lui recommande bien de ne prendre que des doses très réduites. «Et avec ça, vous redeviendrez jeune fille» lui dit-il.

Six mois passent. Titin arrive en permission. Le train rentre en gare. Des yeux il cherche ses parents. Personne. Il attend... et finalement reste seul sur le quai avec une jeune dame qui a un bébé sur les bras. Tout à coup leurs regards se croisent et ils se reconnaissent. «Maman, comme tu as changé! mais je ne te reconnais pas!» Elle lui explique le miracle du flacon. Alors lui, avisant tout à coup le bébé, demande à sa mère: «Et ça, maman, c'est un petit frère?»

Alors Madame Marius de répondre:

— «Mais non... c'est ton père, il a bu tout le flacon d'un seul coup.»

Voici une histoire que nous conte «l'Aurore», journal du VI/K.

Il vient d'arriver de nouvelles machines qu'il s'agit de déplacer de 50 mètres. Des rouleaux de fer sont placés sous une machine. Mais voici qu'un rouleau mal placé glisse et la machine pique du nez. Arrêt immédiat des efforts des civils et des gefangs. Parlottes, conciliabule, échange de points de vue! «Quelle bande de c... il n'y a qu'à la soulever avec des pinces». «Ils n'y connaîtront jamais rien de rien à ce sacré boulot; va me chercher un cric que je vas te soulever ça en moins de deux.» Et notre gefang a l'idée géniale de se mettre en mesure d'exposer son plan aux civils. Avisant un vieux rescapé de la guerre 14, il essaie de lui expliquer avec force gestes et contorsions: «Cric, gut, prima. Bald fertig.»

Le pauvre homme ouvre des yeux ronds et, outré de ce qu'il prend pour de l'inconscience ou de cynisme, monologue:

— «Krieg gut, krieg gut! Donnerwetter ja! bist du verrückt?»

Dire qu'il y a des adversaires de l'Espéranto!

Un lapsus amusant. —

Quelques femmes mariées parlent de leurs époux; ils rentrent tard de leur travail, restent longtemps au café, sont peu aimables à la maison. L'une d'elles, mariée depuis peu, proteste vivement:

— «Le mien, dit-elle, est un véritable bouc en train!»

Un K. G. parmi d'autres.

X est un camarade que je connais depuis fort longtemps.

La tête légèrement baissée, le cou quasi disparu dans les épaules, les bras éloignés du corps et les jambes écartées l'une de l'autre, il traverse la cour d'une allure affairée. Il marche, pensez-vous; non, il fonce, tel un taureau effrayé par le manteau rouge. On croirait qu'un adversaire de taille s'oppose à sa marche et qu'il s'apprête à le vaincre.

C'est un fort gars, jeune, solidement charpenté, puissamment musclé. Il le sait. On le flatte: les biceps s'enflent, grossissent, durcissent, mais n'éclatent pas; les pectoraux s'élargissent démesurément. Il est fier, il est heureux...

X n'est jamais malade. Il ignore les pilules Pink et les comprimés de vitamines. L'appétit est tenace, l'estomac un substantiel réservoir. Pleine jusqu'à déborder, une grande gamelle rouge étale à ses yeux déjà avides un mets de sa composition constitué par des pommes de terre et des tomates coupées en morceaux, de la salade et une sauce au vinaigre. Il mange. Les veines du cou se gonflent, les muscles masticateurs saillissent, la bouche s'ouvre et se ferme

avec bruit, la fourchette gémit sous l'incessant va-et-vient de la gamelle aux lèvres, le sixième de boule a vécu, mais la pomme d'Adam effectué de rapides redressements. La gamelle est déjà vide.

Tout à coup, un cri: «la vache!» Le pantalon est baissé; la chemise relevée: quelques points rouges; la puce est partie, mais les camarades ont admiré une belle anatomie. Malgré cela leur appétit n'est pas diminué. Les veinards!

Le repas terminé, X s'allonge sur ses couvertures et ronfle: c'est un bon K. G.

Les mâles sont-ils utiles?

L'homme, qui est généralement son propre historien, se considère comme le plus remarquable des deux sexes et, à juste titre, il semble indispensable à la procréation de l'espèce. Dans ce dernier domaine cependant, on peut parfaitement se demander si lui, comme tous les mâles, ne pourrait pas disparaître sans inconvénients.

Qu'apporte le mâle à la création de l'oeuf d'où va sortir par des divisions successives l'embryon, puis l'être complètement formé? — Il apporte un infime spermatozoïde, généralement ridiculement petit par rapport à la taille de l'élément femelle, l'ovule. Il apporte si peu de matière à l'ovule, auquel il va s'unir à la fécondation, que des naturalistes, dès la fin du XIX^{ème} siècle, ont cherché à savoir si on ne pourrait pas le remplacer avantageusement par autre chose. Ils le remplacèrent par un coup de fine aiguille dans l'ovule, par des substances chimiques comme le chlorure de magnésium, ou simplement du sucre concentré ou du sel de cuisine, et ils constatèrent que l'ovule inerte se transformait en un oeuf actif et ils obtinrent ainsi des embryons de poissons, de tétards, d'oursins ou d'étoiles de mer. Ce qui montrait bien que bien peu de chose est capable de remplacer l'action du spermatozoïde.

Cependant, il y a mieux; naturellement, mais exceptionnellement chez les mammifères, ces êtres les plus compliqués, on a observé des femelles vierges avec des embryons plus ou moins développés, preuves certaines de la transformation de l'ovule vierge en un oeuf directement actif.

Pour être exact, il faut ajouter que ces embryons exceptionnels mais naturels, que ces embryons obtenus expérimentalement n'ont jamais donné un animal parfait: à un stade plus ou moins évolué, ils sont morts. C'est qu'il leur a manqué un petit quelque chose que l'élément mâle apporte, que les laboratoires n'ont pas encore trouvé.

Mais ne triomphons pas encore, ne proclamons pas encore trop notre utilité: l'exceptionnel pourra devenir un jour la règle et la règle qui supprime les mâles existe déjà chez certains animaux.

Un insecte qui simule en vert ou en gris une brindille, le Bacille, a des mâles très rares et recherchés des collectionneurs pour cette raison. Cette rareté (1 sur 1 000 femelles) a laissé supposer qu'ils n'étaient que de simple curiosités de la nature sans utilité. Cette idée a été confirmée par des élevages où l'on a obtenu des séries de générations de femelles. Le mâle-curiosité apparaît de temps en temps, comme un fossile vivant d'une époque révolue et ne joue aucun rôle si ce n'est attester qu'il en eût un.

Les pucerons, ces poux des plantes, rejettent aussi le sexe «fort» mais momentanément. Dès que la chaleur amène une sève abondante au puits que la femelle a creusé avec sa trompe, il n'est plus temps pour elle, afin d'assurer la vie de l'espèce par nombre, de fabriquer la chair inutile des mâles. Alors, la puceronne donne naissance à des «petites» vivantes qui, derrière leur mère, se rangent en bon ordre pour établir leur station de pompage. Dès que la sève se fait plus rare, les mâles apparaissent: le temps des fabrications intensives est passé; la nature peut se reposer à des fantaisies inutiles. Je pourrais allonger cette énumération avec des animaux moins bizarres ou moins communs, et j'aurais déjà une belle liste qui prouverait que les mâles peuvent disparaître pour toujours sans entraver la vie de l'espèce.

Un jour viendra, peut-être pas très loin, — dans 10 ou 20 millions d'années —, où la tendance signalée exceptionnellement des mammifères dont nous sommes, deviendra la règle. L'homme après être devenu le mâle rare, le mâle-curiosité, disparaîtra totalement; on ne le trouvera plus que dans les musées et, à ce moment sans doute, le sexe faible maintenant «fort» ne le regrettera même pas. Bernard SOYER.



DANS NOS KOMMANDOS

Kdo 238. — Sports. —

Malgré les fortes chaleurs de cet été, l'activité sportive ne s'est pas ralentie. Le 25 juillet, une fête sportive se déroula sur le terrain de sports d'Euenheim où eurent lieu les épreuves suivantes: 1.500, 400 et 100 mètres, saut en hauteur, saut en longueur. Un beau jet au poids: 11 m. En football, notre équipe battit celle du Kdo 181 par 4 à 2.

Théâtre. —

Deux représentations furent données: le 1^{er} Août, pour le 238 et les Kdos 426 et 478; le 8, pour les Kdos 172, 175, 181 et 486. Trois pièces au programme: «Le commissaire est bon enfant» — «Bureau central des idées» et «Roncevaux». Ces pièces gaies, bien rendues par les acteurs, plurent à tous. Au profit de l'O.A.P.G., 2 quêtes rapportèrent 126.— RM. Ainsi le «Chasse-cafard» amuse ses camarades et secourt ceux qui sont dans le besoin.

Kdo 262. —

Le 15 Août, le 262 rencontrait le Kdo 624. En équipe II, le 262 bat le 624 par 4 à 0. En équipe I, le 624 bat le 262 par 5 à 1. Une section de basket vient d'être formée.

Kdo 325. —

Le 325 à Lohmar a constitué une troupe théâtrale: «Chez nous» qui est déjà montée sur les planches et avec succès!

Kdo 575. — Sports. —

Des matches de football avec les équipes de Kdos de Mehlem et de Muffendorf, un concours de boules, deux concours d'athlétisme, tel est le sommaire de l'activité sportive des camarades de Godesberg.

Théâtre. —

Le 17 Juillet, deux comédies forment la charpente du spectacle: «Le Capitaine malgré lui» où se retrouve l'humour du troupier 1900, termine la soirée dans l'hilarité et la joie. Le lendemain, kermesse à laquelle assiste M. le Lieutenant PIARD. 380.— RM. vont à l'O.A.P.G.

Kdo 610. — Théâtre. —

Son directeur, TALANDIER, est d'une activité débordante. Les Kdos 6, 217, 237 assistaient le 22 Août à la représentation des trois pièces: «L'a-t-il dit?» — «Octave» — «Les irascibles.» L'orchestre prêtait son concours. Les 29 Août et 5 Septembre sont prévus d'autres représentations pour les Kdos de Cologne et des environs.

Kdo 692. —

Le Kdo 692 organisa le 4/7 une kermesse au profit de l'O.A.P.G. 16 Kdos, au total 600 camarades, étaient réunis. Le terrain était décoré d'oriflammes et de guirlandes. Baraques pour les loteries, buvette, buffet vendant pommes de terre et betteraves en salade, estrade pour l'orchestre, rien ne manquait. Le programme comportait notamment un match de sixte gagné par le Kdo 703. Le «challenge 692» remporté par le même Kdo. Du côté financier, un résultat inespéré: 903.— RM en faveur de l'O.A.P.G. En quelques mois, G. DUCREUX, Homme de Confiance de l'Abschnitt, montra la beauté de cette manifestation de solidarité.

Le 15 Août au Camp d'Arnoldsweiler.

Quelques centaines de prisonniers de guerre de tous Stalags et de toutes nationalités: voilà les «invités». Les groupements provinciaux français, voilà les organisateurs. Pouvoir écrire que la gaieté des premiers a égalé la satisfaction des seconds, c'est affirmer le succès de la Kermesse.

Signalons, pour terminer cette chronique, une intéressante initiative de l'Adjudant-chef DUCREUX, H. de C. de l'Abschnitt IX Düren, qui, en un compte-rendu très clair, résume l'activité de son Abschnitt au cours des mois de Juin et Juillet. Dans tous les domaines, sport, théâtre, sorties de Kdos, comme dans les manifestations d'entraînement et de solidarité, les P. G. ont montré que la vitalité des Français était toujours intense. Les Kdos ont rivalisé de générosité: 4 600 RM. ont été portés au trésorier de l'O.A.P.G.

(Nous regrettons que la manque de place nous ait empêché de reproduire l'article in-extenso.)